

## LIVRE XVI.

GUERRE DANS LE MILANAIS. — MORT DE PHILIPPE-MARIE VISCONTI. — GUERRE DES VÉNITIENS CONTRE LES MILANAIS ET FRANÇOIS SFORCE. — PAIX PAR LAQUELLE LA RÉPUBLIQUE ACQUIERT LA PROVINCE DE CRÈME. — REPRISE DE LA GUERRE CONTRE SFORCE. — IL EST COURONNÉ DUC DE MILAN, 1441-1450. — GUERRE DES VÉNITIENS CONTRE SFORCE, DUC DE MILAN. — LES FRANÇAIS AUXILIAIRES DU DUC. — PACIFICATION GÉNÉRALE, LIGUE D'ITALIE, 1451-1454. — PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS. — TRAITÉ ENTRE LA RÉPUBLIQUE ET MAHOMET II. — TRANSACTION AVEC LE PATRIARCHE D'AQUILÉE. — TRANSLATION DU SIEGE PATRIARCAL DE GRADO A VENISE. — MALHEURS ET DÉPOSITION DU DOGE FRANÇOIS FOSCARI. — CRÉATION DES INQUISITEURS D'ÉTAT, 1455-1457.

I. La lutte si inégale que François Sforce soutenait, devait avoir deux résultats, l'un et l'autre très-probables ; la ruine de ce nouveau prince, et l'accroissement de la puissance d'Alphonse d'Arragon en Italie. Le duc de Milan avait mis de la passion à poursuivre son gendre, mais il n'avait pas intérêt de le perdre, et il en avait encore moins à laisser le roi de Naples s'ingérer dans les affaires de l'Italie supérieure : c'est ce que François Sforce lui fit représenter. Les Vénitiens joignirent leurs exhortations à ses prières, et le duc devint l'allié de son gendre et des quatre républiques, c'est-à-dire de Venise, de Gènes, de Florence et de Bologne. Cette alliance, signée le 24 septembre 1445, devait durer dix ans.

Ces fréquentes variations étaient un des caractères de la politique italienne. On se croyait fort habile, parce qu'on apercevait tout à coup de nouveaux rapports dans des affaires très-complicquées, et on pensait faire preuve de dextérité en changeant souvent de parti ; dans le fait, on n'obéissait qu'à la crainte qu'inspirait un rival trop favorisé par la fortune, ou à l'espoir d'affaiblir tous ses voisins l'un par l'autre.

Dans cette guerre, les Vénitiens ne furent qu'auxiliaires. Il ne s'agissait pas d'abord de leurs intérêts immédiats ; il n'était question que de savoir si Sforce conserverait ses États dans la Romagne. Le peu de troupes que la république lui envoya ne l'avaient pas encore rejoint lorsqu'il remporta une victoire complète à Monteloro, le 10 novembre 1445, sur Piccinino, son ancien rival, qui était devenu le général de l'armée du pape. L'année suivante, ce fut

le fils de Piccinino qu'il eut à combattre, et ce nouveau général fut fait prisonnier. Le père en mourut de douleur.

Ces deux victoires amenèrent une paix dont les Vénitiens furent les médiateurs. Le pape consentit à laisser à Sforce ce qu'il lui avait lui-même donné et ce que les armes de ce nouveau prince avaient conquis ; mais dès l'année suivante, Philippe-Marie se brouilla encore avec son gendre. On vit une nouvelle ligue entre le pape, le roi de Naples et le duc de Milan. Le pape excommunia Sforce et ses alliés ; les Vénitiens furent compris dans l'anathème. Ils le méritaient faiblement, car ils n'avaient fourni au seigneur de la Romagne que de médiocres secours pour l'aider à défendre ses possessions. Ils ne montrèrent quelque vigueur que lorsque le duc de Milan voulut reprendre le Crémonais qu'il avait donné en dot à sa fille, prétendant pouvoir convertir cette dot en une somme de cent mille ducats, qu'il offrait de déposer à Venise. La république répondit à cette proposition, qu'elle était garante du traité conclu entre le duc et son gendre, et qu'elle soutiendrait les droits de celle des deux parties contractantes au détriment de laquelle on essaierait de le violer. Cette contestation devint une guerre entre les Vénitiens et les Milanais, dont la province de Crémone fut le théâtre ; mais dans cette campagne c'étaient les Milanais qui assiégeaient Crémone, devenue ville ennemie depuis qu'elle appartenait à Sforce : c'étaient les Vénitiens qui voulaient délivrer cette province, ils la convoitaient déjà depuis longtemps. Leur général, Michel Attendolo, parent de Sforce, et qu'on surnommait Cotignola, du nom